

éloge
de l'
arrogance

PHILIPPE
VILAIN

éloge
de
l'arrogance

Du même auteur

Pas son genre, roman, Grasset, 2011.

Confession d'un timide, Grasset, 2010.

Dans le séjour des corps. Essai sur Marguerite Duras, Éditions de la transparence, 2010.

L'Autofiction en théorie, essai suivi de deux entretiens avec Philippe Sollers et Philippe Lejeune, Éditions de la transparence, 2009.

Faux-père, Grasset, 2008.

Paris l'après-midi, roman, Grasset, 2006 (prix François Mauriac de l'Académie française).

Défense de Narcisse, essai suivi d'un entretien avec Serge Doubrovsky, Grasset, 2005.

L'été à Dresde, roman, Gallimard, 2003.

Le Renoncement, roman, Gallimard, 2001.

La Dernière Année, roman, Gallimard, 1999.

L'Étreinte, roman, Gallimard, 1997.

Préface :

« Le donjuanisme est un humanisme », in *Dom Juan* (1665), Hatier, 2009.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que notre histoire prestigieuse, longue, riche d'une révolution, de conquêtes napoléoniennes et de triomphes, s'exprime à travers chaque Français – sentiment de fierté si ancré et si fort qu'il nous conduit à éprouver un vif sentiment de supériorité, un orgueil démesuré quand, par malheur, nous nous savons vaincus ? Des historiens prétendent que l'héroïsme de Napoléon et de ses maréchaux, leur refus de capituler face aux Albions auraient contribué à enrichir cette réputation d'arrogance. On se souvient du légendaire Cambronne qui, encerclé par le général britannique Colville à Waterloo, aurait déclaré : « Le garde meurt mais ne se rend pas », puis, devant l'insistance de l'Anglais : « Merde ! »

Ainsi l'arrogance française tiendrait d'un rapport aussi particulier que paradoxal à notre histoire, non seulement à un sentiment de fierté nationale mais aussi à un mépris de la défaite, une aptitude héroïque à mourir avec panache et à ne jamais abdiquer, mais aussi et surtout à considérer nos défaites comme d'autres victoires. Que nous importe la gloire d'avoir gagné les batailles d'Astings ou d'Iéna quand la gloire des défaites d'Alésia, d'Azincourt, de Trafalgar, de Waterloo sont encore plus mémorables, si ce dont nous aimons à nous rengorger est autant la fierté d'avoir conquis que la fierté d'avoir résisté, qui, pour nous Français, participe d'un héroïsme plus subtil.

~

Notre arrogance renverse les valeurs. Il serait difficile de dire si elle s'ancre dans une paradoxale nostalgie de la défaite, ou, au contraire, si elle est un déni de la défaite. Nous autres Français tirons de la défaite un sentiment national d'autant plus vif que,

selon la pertinente analyse de l'historien Ernest Renan, dans son discours « Qu'est-ce qu'une nation », en 1982, ce sentiment semble puiser également dans un « héritage de gloire » et dans les « regrets à partager ». Ce syndrome nostalgique de la défaite se confirme dans un tout autre domaine, chez les amateurs de football notamment, qui conservent étrangement un meilleur souvenir de la brillante défaite de la France face à la RFA à Séville en 1982 que de la prévisible et trop facile victoire en finale face au Brésil seize ans plus tard.

Notre arrogance a sans doute quelque chose à voir avec l'attitude orgueilleuse du mauvais joueur qui ne veut jamais reconnaître sa défaite, qui triomphe même quand il perd, car sa victoire, qui s'attache moins au résultat qu'à la manière, est avant tout symbolique et concerne surtout le souvenir qu'il laisse dans la mémoire des autres, l'image héroïque et brillante qu'il donne de lui et qui est en quelque sorte sa signature de l'événement. J'ai perdu, dit le Français, mais ma défaite est plus belle et plus grande que votre piètre victoire : le résultat compte moins que la manière.

Sans patriotisme aucun, au nom de l'éthique simplement, on déplorera qu'un tel préjugé, comme tous les préjugés, continue d'avoir cours dans la mesure où, d'une part, celui-ci induit à observer une nation par un prisme réducteur et conduit à des généralisations abusives (les Français sont arrogants, les Italiens sont bavards, les Portugais sont ceci, les Anglais sont cela, etc.) ; d'autre part, il fausse d'emblée la compréhension que nous avons de la mentalité représentant cette nation. Mais surtout, il écarte sans justification l'hypothèse que le reproche en question (ici, l'arrogance) puisse être un sentiment démocratique, universel, je veux dire, *également* partagé.

Et, en effet, l'arrogance n'est-elle pas plutôt le propre de l'homme, une affection sociale qui, dès lors qu'une hiérarchie sociale s'exerce, concerne tous les peuples, tous les individus dans une certaine mesure, si l'homme n'est jamais qu'un loup pour l'homme, un animal social prédateur qui doit s'imposer, non seulement pour régner, mais déjà, et c'est beaucoup, pour survivre, assurer son existence, faire sa place dans la société ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

radical pour penser que l'amour est subversif ; dites que l'amour est arrogant, que rien n'est plus conformiste à vos yeux que ce sentiment qui, au lieu de déranger, conforte les valeurs de l'ordre social, et qui nous fait nous *aimer* entre nous, selon des milieux, des castes, des clans, des ethnies, des âges, des fonctions, etc. : à quelques exceptions près, les employés s'épousent entre eux, les professeurs entre eux, les riches entre eux, les classes moyennes entre elles, les classes populaires entre elles, les *people* entre eux, etc. L'amour est *homogamique*, qu'on se le dise !

Il faut apprendre à être arrogant pour rompre, il faut savoir pratiquer l'art de la rupture, comme nous y invite Ovide dans son fabuleux *Art d'aimer* : « Aussi bien, quel est le principal obstacle au succès de nos efforts ? Je vais le dire ; mais chacun n'a qu'à consulter sa propre expérience. Nous rompons trop tard parce que nous espérons être aimés ; notre vanité fait de nous une troupe crédule. Mais toi, ne crois à la garantie ni des paroles (quoi de plus trompeur ?) ni des dieux immortels, et garde-toi de te laisser prendre aux larmes féminines : les femmes ont dressé leurs yeux à pleurer. Des stratagèmes innombrables attaquent le cœur d'un amant semblable à un galet que roulent en tous sens les flots de la mer. N'indique pas les raisons qui te font préférer une séparation et ne dis pas ta souffrance ; c'est en secret que tu dois la supporter jusqu'au bout. Ne lui rappelle pas ses torts, de peur qu'elle ne s'en justifie ; ce serait la servir, en lui permettant de faire paraître sa cause meilleure que la tienne. Celui qui se tait est ferme dans ses desseins ; celui qui accable sa maîtresse de reproches demande à la voir s'en justifier. »

L'arrogance de Dom Juan lui sert à séduire les femmes qui, bien qu'elles disent préférer les humbles et les gentils (surtout ne pas les croire !), sortent le plus volontiers – du moins, dans leur prime jeunesse, ou lorsqu'elles sont frivoles – avec des arrogants, incarnant à leurs yeux la force, la sûreté ou, ce qui n'est jamais négligeable, possédant du pouvoir. Le comble est que l'arrogant Dom Juan ne déplaît pas aux femmes : Molière ne nous le présente pas comme une figure haïssable et négative, mais, on l'occulte trop souvent, comme une figure positive puisque aimable, aimée, d'Elvire notamment : « Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, s'écrie Elvire, rien au monde ne m'a été si cher que vous. J'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous [...]. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi¹. »

Ah, les femmes, les comprendrai-je un jour ! L'arrogance n'a rien de rédhibitoire pour elles, celle-ci leur semble moins un vice qu'une vertu. Pourquoi s'entichentelles donc toutes de l'immoral Dom Juan qui les méprisera, duquel, et elles le savent bien, elles auront à souffrir ; oui, pourquoi ne jettent-elles pas leur dévolu sur l'éminemment sympathique et fidèle valet Sganarelle qui saurait, lui, les comprendre ?

On peut ainsi envier l'arrogance du libertin Dom Juan qui, en négateur du sacré, de l'autorité divine, fait de la conception du libertinage, non plus un acte de pure débauche mais un acte de révolte face à la religion, un principe souverain de liberté et de plaisir. En arrogant accompli, Dom Juan méprise toutes formes d'engagement, d'obligation et de devoir moral. Et il pousse le vice jusqu'à faire de son arrogance une seconde nature, dont il ne serait pas responsable : « J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux

autres ; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige². »

Il y a peut-être un brin d'humanisme dans l'arrogance donjuaniste, et Dom Juan, seigneur tout-puissant, nous est en quelque sorte présenté non comme un « homme à femmes » mais comme un humaniste à femmes, charitable dans l'abandon qu'il fait de son corps et de la sorte de grâce qu'il accorde, sans sélection sociale, aux femmes : « Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront. »

~

Enfin, s'il y a de l'arrogance à considérer que toutes les femmes se valent au sein d'une même gent, et si Dom Juan semble aimer moins les femmes que la Femme, le donjuanisme, et l'arrogance par là même ne sont-ils pas, au fond, les vertus de l'homme qui ne défie les femmes que pour se défier lui-même et, ainsi, héroïquement, affrontant l'obstacle de Charlotte déjà fiancée ou d'Elvire mariée à Dieu – les indispensables qualités servant à repousser ses propres limites –, pour se dépasser afin d'accéder à l'abstraction de l'Amour ? Comme si l'action de conquérir, d'additionner les conquêtes ne relevait pas tant d'une arithmétique sérieuse où « deux et deux sont quatre³ » que de la crainte de s'engager et d'être soi-même un jour conquis.

L'arrogance pourrait ainsi se définir non plus comme une forme de suffisance mais comme une forme d'insuffisance, au contraire, vouée à n'être jamais tout à fait comblée, comme la manière idéaliste aussi de l'homme qui, dans sa recherche

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

face à la toute-puissance, et que, si l'on sait faire preuve de modestie, si l'on sait percevoir ses limites et ses faiblesses, toute arrogance est dérisoire.

Table des matières

Confession d'un arrogant qui s'ignore

Réflexion pseudo-docte sur l'arrogance

De l'arrogance française

De l'arrogance des puissants

Psycho-test

De l'arrogance en milieu universitaire

De l'arrogance en milieu littéraire

Quizz culture littéraire

De l'arrogance en amour

De quelques vilaines façons d'être arrogant

De quelques vertueuses façons d'être arrogant

De quelques parades pour se défendre d'un arrogant

Pourquoi l'arrogant fait-il rire ?

Comment devenir un arrogant qui se respecte

**Déjà parus
dans la même collection**

Éloge du contraire, François Bott.

Éloge de la vulgarité, Claude Cabanes.

Éloge du mauvais goût, Frédéric Roux.

Éloge de la trahison, Jacques Aboucaya.

Éloge du mensonge, Gérard de Cortanze.

Dépôt légal :
mars 2012

Mise en pages : ~~P-Print~~ graphique